

Préface

Une nouvelle Médée peut toujours surprendre et, à bon droit, faire comme si elle était la première.

Pierre JUDET DE LA COMBE, *Les Tragédies grecques sont-elles tragiques?*, Montrouge, Bayard, 2010, p. 12.

Par un geste qui, contrairement aux habitudes latines, dépasse les limites traditionnelles des genres littéraires, Ovide, en l'espace de quelques vers, fait subir à la Médée des *Métamorphoses* une transformation radicale : la jeune fille craintive et élégiaque devient une meurtrière sauvage, qui poussera par la ruse les filles de Pélias à découper leur père en morceaux. De manière surprenante, Ovide ne consacre ensuite qu'un bref passage de son épopée mythologique à l'épisode qui, plus que tout le reste de l'histoire de Médée, restera inscrit dans les mémoires : celui de l'infanticide devenu, sous l'influence d'Euripide, une véritable définition du personnage.

Le cas des *Métamorphoses* éclaire les mécanismes qui amènent un mythe à circuler en dehors du récit oral pour s'incarner dans des traditions artistiques ou intellectuelles qui lui ménagent une place au sein de leurs genres propres, voire l'adaptent, l'interprètent ou le trahissent pour mieux l'assimiler. Ainsi, dans le réseau de sens, d'actes et de fonctions où s'inscrit cette figure mythologique, Ovide a effectué un choix qui, aux yeux des modernes, influencés par la tragédie attique et les apparitions dramaturgiques plus récentes du personnage, n'a rien d'évident. Ce choix consiste, conformément à la thématique centrale des *Métamorphoses*, à mettre en valeur une facette particulière de Médée : celle de la magicienne puissante, en contact avec le monde infernal, mais capable d'employer ses pouvoirs tant à des fins bonnes qu'à des stratagèmes atroces.

Ce choix vaut parce qu'il induit le traitement neuf d'un personnage qui, à l'époque d'Auguste, a déjà plus de huit siècles d'existence littéraire. Mais il vaut également par tout ce qu'il laisse de côté, soit la gamme infinie des éclairages successifs jetés sur Médée depuis Hésiode jusqu'à Christa Wolf et qui

forment, dans notre mémoire culturelle, une figure abstraite et sans ancrage historique : descendante des dieux et criminelle exclue de l'humanité, jeune fille désirable et amante vieillie puis délaissée, héroïne positive assistant l'élite de la jeunesse grecque, mais aussi barbare menaçant les valeurs et la stabilité du monde civilisé par son étrangeté, fille soumise et amoureuse se retournant contre sa famille, mère défendant sa progéniture contre les menées d'une rivale et sorcière assassinant, pour finir, ses deux, trois ou douze fils.

Médée soulève moins la question des contradictions et des tensions qui l'affectent en tant que mytheme constitué par la sédimentation de ses incarnations artistiques – et dont l'existence n'est finalement qu'une totalisation critique *a posteriori* – qu'elle n'interroge le processus et les conditions de production qui amènent un auteur, un penseur ou un artiste à se saisir d'une facette du personnage pour la développer au détriment des autres, étant entendu que Médée représente sans doute l'une des figures les plus riches, les plus complexes et les plus paradoxales du « patrimoine » mythologique occidental. Une telle question fait évidemment intervenir des évolutions culturelles inscrites dans le temps long et marquées par des ruptures soudaines, comme le basculement du personnage de Médée au V^e siècle où, d'héroïne positive qu'elle était à l'époque archaïque, elle devient, et pour une bonne partie de son histoire, un personnage d'autant plus attirant qu'il est profondément néfaste.

Mais cette approche fondée sur la prise en compte des « traditions » ne peut être linéaire. Les modernistes, situés en quelque sorte au bout de la chaîne des réinventions, ne sont évidemment pas réduits à dire la postérité d'un archétype fondé sur des versions autorisées : les *Médée* d'Euripide et de Sénèque étaient elles aussi enracinées dans une pluralité de créations et une concurrence littéraire vive (Carcinos dans un cas, Ovide dans l'autre) qui, bien que perdues pour nous, contribuaient à leur donner leur sens. Loin d'imposer une reconstruction des traditions centrée sur la transmission des héritages, le projet visant à saisir le passage du mythe de Médée à l'œuvre ou à la réflexion théorique qui l'actualise se concentre sur le travail de création et de recréation, à partir du matériau mythique, dans la spécificité de chaque contexte.

Les versions et les interprétations sur lesquelles porte cet ouvrage sont donc bien celles d'un *mythe*, en aucun cas celles d'un *texte*. À un moment où les sciences humaines sont confrontées au problème aigu du sens des traditions qu'elles portent, on a jugé fécond de se pencher sur le va-et-vient d'une tradition à l'autre et de mettre en regard les contextes de production et de réception, en dehors d'une trop stricte logique de dépendance. Médée offre ainsi la possibilité d'une approche réflexive qui, à notre sens, est essentielle pour les études anciennes et le rapport qu'elles entretiennent avec les autres champs du savoir. Pour être abordé de façon fructueuse, l'objet étudié ne peut plus être

simplement regardé comme une source ou comme un point de référence appelant des développements fidèles, des dépassements ou des transformations, mais comme un ensemble d'incarnations à considérer diachroniquement et selon les méthodologies propres à chaque contexte d'analyse, chaque actualisation étant elle-même enrichie par celles avec lesquelles elle résonne, de façon évidente ou provoquée. Le personnage, dans cette approche, ne représente plus une thématique littéraire antique qui serait retravaillée au cours des siècles, mais un support transhistorique de production intellectuelle et artistique.

C'est dans cet esprit que trois journées d'étude ont été organisées à l'université Paris-Est Créteil et à l'École normale supérieure de Paris les 3 et 4 novembre 2005, puis le 3 novembre 2006. Le but de ces rencontres était de proposer une exploration en commun à des chercheurs appartenant à des domaines les plus variés possibles : philologues, philosophes, historiens de la médecine, spécialistes de littérature, d'art plastique, de cinéma ou de théâtre, les participants apportaient chacun leur regard, leur tradition méthodologique et, surtout, leur Médée. Autres versions, autres interprétations, autres approches – c'est la Médée « de l'autre » que chaque chercheur venait découvrir tout en présentant « la sienne », dans des journées que nous avons souhaitées aussi accessibles que possible au public d'étudiants qui avait contribué à faire naître ce projet.

Les sources de notre intérêt étaient elles-mêmes exemplaires de la fécondité du personnage, puisqu'il s'agissait initialement de faire se rejoindre un travail pédagogique consacré à la *Médée* de Sénèque et des recherches portant sur la monstruosité et l'extraordinaire. Dans les lieux où l'on peut encore donner à lire les textes classiques, on sait en effet que Médée est une valeur sûre et un mythe toujours stimulant. Dans les salles de spectacle, il y a longtemps déjà que les mises en scène ont offert une nouvelle jeunesse au théâtre antique. Au-delà de ces succès, Médée représente un bon objet interdisciplinaire, propre à inciter les chercheurs au comparatisme culturel et méthodologique, en même temps qu'à pousser les étudiants à la curiosité. En ce sens, le présent volume appartient à ce que l'on pourrait nommer les *Medea studies*, dont la constitution et l'intérêt sont attestés par plusieurs ouvrages récents¹.

D'une façon plus personnelle, nous souhaitons également évoquer le souvenir très intense de la version qu'avait proposée Anatoli Vassiliev du poème *Matériau-Médée* de Heiner Müller (*Medeamaterial*, 1974) : seule en scène, en 2002 au festival d'Avignon et en 2005 au théâtre de Nanterre-Amandiers, la comédienne Valérie Dréville se livrait à un rituel sidérant et violent, qui fut un choc autant pour nos étudiants que pour nous. Le titre de la dernière partie de ce recueil y fait allusion.

1. Nous pensons en particulier aux travaux suivants, parus depuis une quinzaine d'années : CLAUSS & JOHNSTON 1997 ; CORTI 1998 ; RUBINO 2000 ; HALL *et al.* 2000 ; BARTEL & SIMON 2010.

Ce sont seize des vingt-deux communications présentées lors des journées d'étude qui sont rassemblées ici. Le volume s'organise non pas en fonction des traditions littéraires, intellectuelles et artistiques qui sont examinées dans les différentes contributions, mais selon le type de traitement dont Médée fait l'objet.

La première partie, intitulée « Médée représentée », rassemble quatre cas dans lesquels Médée est le personnage central de créations artistiques, qu'il s'agisse de littérature, de théâtre ou de représentations figurées.

Annie Bélis examine un papyrus musical du Louvre qu'elle attribue au poète tragique Carcinos le Jeune (IV^e s. av. J.-C.) et qui nous livre du mythe une version proprement inédite : loin de l'image de la criminelle folle de haine imposée par Euripide, l'« inventeur » de l'épisode de l'infanticide, Carcinos présente Médée comme une mère aimante et pathétique, injustement accusée du meurtre de ses enfants.

Chez Sénèque, Charles Guittard observe également le souci de se démarquer d'Euripide, en particulier en donnant aux prières de Médée une forme spécifiquement romaine et en évoquant certains rituels de l'haruspicine étrusque. Le dramaturge s'approprie ainsi efficacement le personnage de Médée, car le choix de mettre ses incantations au premier plan renouvelle sa représentation scénique.

Comme le montre l'étude de Noémie Courtès, le succès de Médée dans la France de l'Ancien régime correspond à la promotion d'une autre image : entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, c'est la magicienne redoutable et toute-puissante qui triomphe dans les arts graphiques, les arts décoratifs, les arts plastiques ou les arts du spectacle.

Jean-Philippe Groperrin dresse un constat similaire en analysant les représentations proposées par le théâtre lyrique. Médée y apparaît très fréquemment, sous la forme d'une magicienne communiquant avec les puissances infernales. Même lorsqu'elles laissent de côté le merveilleux des sortilèges, les mises en scène n'en dressent pas moins un portrait terrible, à travers les invocations auxquelles se livre le personnage.

La deuxième partie, « Médée interprétée », concerne huit cas dans lesquels Médée constitue le thème central d'un travail de réflexion, dans un cadre artistique, philosophique, théologique, historiographique ou mythologique.

Charles Delattre étudie le culte des enfants de Médée attesté à Corinthe. Après avoir tracé un cadre méthodologique adéquat, il analyse les témoignages antiques sur ce culte et ses rapports avec les récits mythiques. La discussion des formes et de la signification possible du rituel le conduit enfin à le replacer au sein du réseau rituel corinthien.

S'appuyant sur le témoignage de l'annalistique romaine, Mathilde Mahé-Simon s'intéresse à la présence de Médée en Italie. Si cette tradition prend sa source dans les récits relatifs aux escales des Argonautes, elle a intégré des légendes locales, tendance qui devient dominante dans la poésie augustéenne, qui a choisi d'occulter le personnage de Médée pour privilégier les divinités italiennes et exalter l'unité nationale.

Valéry Laurand examine la façon dont les philosophes stoïciens ont fait de Médée une femme exceptionnelle, l'archétype même de l'être insensé. Ce choix s'explique tout à fait lorsque l'on observe que le déchaînement des sentiments et le passage à l'acte illustrés par la mère infanticide s'accordent avec une théorie moniste des passions.

Jacqueline Dangel montre, au fil d'un vaste parcours dans les genres romains, de quelle manière la figure foncièrement active qu'est Médée introduit un renouvellement non seulement de l'écriture tragique, mais aussi de l'épopée. Atypique, cette femme remet en cause l'idéal de perfection héroïque et conquiert une place littéraire sans précédent.

Pierre Chiron analyse l'utilisation du personnage dans les exercices préparatoires (*progymnasmata*) destinés à asseoir les bases de la formation rhétorique. Sujet problématique à divers titres dans cette tradition scolaire, Médée met proprement à l'épreuve la sensibilité et les capacités de raisonnement des élèves. Argumentant contre l'in vraisemblance du récit mythique ou contre son défaut de cohérence interne, les rhéteurs et leurs disciples l'assimilent à leur pratique et font apparaître de Médée une version singulière, méconnue et qui était pourtant quotidienne pour les élites de l'Antiquité.

La contribution de Sébastien Morlet concerne la place faite à Médée par les auteurs chrétiens d'expression grecque, des Pères de l'Église du II^e siècle de notre ère aux débuts de l'époque byzantine. Présent dans leur héritage culturel, ce récit incroyable est intégré à une réflexion sur le statut du mythe et son rapport à la réalité, notamment à travers les tentatives de synchronisme universel. Cependant, il donne également lieu à des références moins conventionnelles, lorsque Médée fournit un archétype du conflit intérieur entre la haine et l'amour, susceptible d'une application aux exemples chrétiens.

Chez les auteurs latins de religion chrétienne, d'une façon comparable, Laetitia Ciccolini constate que les éléments traditionnels les plus saillants du récit mythique, soit l'infanticide et la magie, sont mis au service de la polémique et de l'apologétique. De Tertullien à Dracontius, en passant par Augustin et Orose, on assiste à une subtile transformation : sans être pour autant christianisée, Médée devient un objet de réflexion et de création littéraire à part entière.

Pour sa part, Zoé Schweitzer se penche sur le problème théâtral que l'infanticide posait sous l'Ancien Régime. Depuis la Renaissance, il semblait acquis

que l'horreur de ce crime justifiait le célèbre jugement d'Horace (*ne pueros coram populo trucidet*) : il était impossible de représenter sur scène le meurtre des enfants. Paradoxalement, cet interdit a encouragé les dramaturges à renouveler leur écriture, afin d'intégrer l'infanticide à la dramaturgie en augmentant sa crédibilité ou en empruntant la voie de l'évocation.

La troisième et dernière partie, « Médée matériau », aborde quatre cas dans lesquels Médée est utilisée comme une référence, tantôt explicite, tantôt implicite mais claire, au sein d'une création artistique nouvelle.

Karine Descoings met en évidence le parallèle qu'établit le poète Ovide, relégué dans la ville de Tomes, entre la légende de Médée et son propre exil. Cette interprétation personnelle est complexe, cependant : au-delà de l'arrachement à la patrie, il s'agit aussi d'une identification à une victime qui a été son propre bourreau et, par là, d'un dépassement des catégories habituelles de civilisation et de barbarie, ou encore d'innocence et de culpabilité.

Isabelle Meunier suit les références implicites au mythe de Médée dans le *Bellum ciuile* de Lucain. Si l'évocation de la Thessalie – région qui accueillit la Colchidienne à son arrivée en Grèce – est probablement la raison première de ces échos, il semble bien aussi que l'affrontement de César et de Pompée soit parallèle au fratricide perpétré par Médée. La magicienne elle-même a peut-être la fonction d'une figure médiatrice entre la sorcière Érichto et le personnage de César.

C'est également une présence fantomatique de Médée que Mathilde Bertrand décèle dans plusieurs textes de Jules Barbey d'Aurevilly. Quoique l'intertexte mythique s'impose chez lui à propos de crimes tragiques, on remarque que la monstruosité est dépouillée de son caractère spectaculaire et se fait discrète. L'auteure voit du reste dans ce parti pris de dissimulation un signe des temps. Comme en témoigne notamment sa correspondance, Barbey d'Aurevilly s'interroge sur la capacité du récit romanesque d'adapter l'ancienne tragédie à la société et à la sensibilité du XIX^e siècle.

Enfin, Christophe Mileschi explique le pessimisme tragique qui a conduit Pier Paolo Pasolini à réinterpréter comme il l'a fait le mythe de Jason et Médée. Cette version ne se comprend qu'en relation avec l'histoire récente de l'Italie, dans laquelle il discernait la transition catastrophique d'une époque à une autre : un rapport sacré au monde s'éloignait pour faire place au rationalisme et au matérialisme, processus dont la confrontation de Jason et de Médée est le symbole. L'infanticide constitue donc pour Médée le seul moyen d'épargner à ses enfants une désacralisation inéluctable.

Nous espérons que ces contributions, émanant de disciplines et d'horizons divers, croisant les siècles, les genres et les regards, ouvriront des perspectives stimulantes et contribueront à entretenir un dialogue fécond autour du personnage de Médée.

Les rencontres dont est issu ce recueil n'auraient pu voir le jour sans le soutien du Centre d'étude sur la philosophie et la rhétorique hellénistiques et romaines (EA 3953) de l'université Paris Est-Créteil, qui était alors dirigé par Pierre Chiron et a depuis été intégré dans l'équipe « Lettres, idées, savoir » (EA 4395), et du Centre d'études anciennes de l'École normale supérieure, alors dirigé par Jean-Paul Thuillier. Elles ont également bénéficié du soutien du Centre national de la recherche scientifique, à travers le Groupement de recherche international « Les mondes lettrés » (GDRI 2525) et l'Action concertée incitative « Les savoirs de la réflexivité » (ACI TTT 014), que pilotait Christian Jacob. À ces personnes et à ces institutions, nous adressons nos remerciements les plus vifs.

Bibliographie

- BARTEL H. & SIMON A. (éd.), *Unbinding Medea. Interdisciplinary Approaches to a Classical Myth from Antiquity to the 21st Century*, Oxford, Legenda, 2010.
- CLAUSS J.J. & JOHNSTON S.I. (éd.), *Medea. Essays on Medea in Myth, Literature, Philosophy and Art*, Princeton, Princeton University Press, 1997.
- CORTI L., *The Myth of Medea and the Murder of Children*, Westport, Greenwood Press, 1998.
- HALL E., MACINTOSH F. & TAPLIN O. (éd.), *Medea in Performance 1500-2000*, Oxford, Legenda, 2000.
- RUBINO M., *Medea Contemporanea. Lars von Trier, Christa Wolf, scrittori balcanici*, Gênes, université de Gênes, 2000.